

Une Pratique du non-savoir ?

Savais-je vraiment ce que je faisais lorsque je suis allé voir le responsable des enseignements à l'EFP, Monsieur Melman ? Par quelle audace étais-je mu pour lui proposer de me confier un enseignement ? Convergence de causes qui comprenait certainement le terrible mutisme de mon début d'analyse ou la revanche contre une scolarité déplorable.

Rue Soufflot, dans l'escalier, dans la salle d'attente comble, j'étais porté par quelque chose qui ressemblait à... une toute première fois. Poussé par une sorte de nécessité à partager avec d'autres là où j'en étais. Je ne dis pas « ce que je savais » car mes connaissances théoriques étaient assez minces et mes illusions étaient grandes.

Cela allait assez bien avec ce que Lacan dit quelque part que ce n'est pas le désir qui préside au savoir mais l'horreur.

À mon ravissement Melman acquiesça. Depuis, je n'ai cessé de labourer ce champ, et de la même manière, purement orale, et comme par hasard, la notion de castration guide ma fin de partie.

Je voudrais, ce soir, brièvement, avec vous, m'éclairer sur ce qui se fabrique avec une telle obstination. Comme je ne sais pas par quel bout prendre cela, je vous propose de commencer par ce qui fait souvent figure de reproche à ma méthode par ceux qui veulent bien travailler avec moi : ils me demandent souvent la référence de ce que je viens de citer, de situer le « quelque part » qui semble me suffire. Le plus souvent j'en suis bien infoutu. Il y a des références que je donne spontanément parce que je suis allé les chercher, parce qu'elles sont apparues dans mon propos comme devant être confirmées. Les autres, celles que je ne peux pas donner, elles me sont venues dans le fil de mon dit. Il ne s'agit pas d'une volonté d'obscurantisme, ou de quelque ésotérisme, mais petit à petit j'ai su que ce que j'interrogeais ainsi ce n'était pas des connaissances à faire le beau mais un savoir dans la langue qui tentait de le causer et sans doute Lacan a été le seul à pouvoir vraiment la dire. Ce sont donc les séminaires qui me prêtent le fil sur lequel avancer pour essayer de faire passer ce que je ne sais pas encore. Le fil est donc une lecture et ma barre d'équilibre est une écriture, des notes un peu formées.

Cette lecture je ne souhaite pas l'imposer mais, au travers de ses manques, aider ceux qui veulent bien s'y mettre et par là lui donner consistance, à faire la leur.

Je ne propose ni éclairage, ni clefs mais incitation à y aller et faire leur propre chemin.

Il faut dire que je me suis, petit à petit, fait une idée un peu spéciale des théories analytiques en ce qu'elles s'établiraient sur le modèle des théories sexuelles infantiles, c'est-à-dire liées au point où chaque « théoricien » en est par rapport à sa castration. C'est comme ça que je comprends l'inanalysé que Lacan dénonce chez Freud. Le Petit Hans aura été un remarquable théoricien et il en a témoigné par son oubli du pas qu'il avait fait pour lui-même et pour la théorie analytique. Hans, adulte, en savait sans doute un peu plus qu'il pouvait le dire. C'est à partir de ce qui est oublié qu'un savoir, au sens de Freud comme de Lacan, se constitue. Dès qu'il s'agit d'analyse ce mouvement est toujours confirmé. Lire par exemple sans « apprendre », en laissant l'université à la porte, en oubliant, en faisant confiance à cette mémoire passive tangente au pré-conscient. Parfois en émergent des choses que nous ne croyons pas connaître et qui pourtant nous conduisent pile à la bonne page, ou éclairent une rencontre clinique. Ce savoir qui nous porte alors n'est autre qu'une ignorance dépassionnée éveillée par le choc d'un réel.

Jacques Le Brun nous a rappelé le souvenir de Nicolas de Cues et sa « docte ignorance¹ ». Lacan s'y est référé aussi à la place du non-savoir dans le bouddhisme comme chez Bataille. Irai-je jusqu'à dire qu'il y a une non-pensée dans ce que je viens d'appeler une « ignorance dépassionnée » ? En tout cas un certain dit, une certaine lecture n'en est pas si éloignée de se refuser à s'articuler de façon binaire et qui incite celui qui l'entend à les suivre sur ce chemin. Pour le réussir faudrait-il être Lacan ? Mais l'on peut, l'on doit s'y appliquer. Ce mode de pensée — non pensée — n'est pas si loin de ce que les chinois appellent *Wunian*... Le zen le tient pour la source de l'éveil, le *Satori*.

Dépourvu de qualité, le savoir, tel que Lacan l'a dégagé, partage de n'être pas connaissance, avec cette pratique du vide (ainsi que peut se lire le caractère).

Celle-ci, Zhuangzi la résume en ces termes que Lacan n'aurait pas renié « Le Savoir doit avoir sur quoi s'appuyer pour pouvoir tomber juste. Or ce sur quoi il s'appuie n'est justement pas fixe². » Ceci ne tombe-t-il pas juste par rapport à ce qu'il en est de l'inconscient. Ceci ne veut pas dire que pour l'approcher il ne faille pas une parole rigoureuse mais bien que celle-ci ne doive jamais exclure l'équivoque... même si je ne crois pas que Zhuangzi aurait apprécié mon interprétation. Ce que Freud appelait *Seele* n'est-ce pas quelque chose de l'ordre du savoir opposé à la connaissance ? Quelque chose qui ne se transmet qu'en respectant les inflexions que chacun y met.

¹ J. Le Brun, « Cette espèce de République, Lacan 9 avril 1974 », *Carnets de l'EPSF* n° 84, 2012.

² Cf. Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997.

Couché sur papier la transformation est radicale, coller au texte, comprendre, cela prend toute la place. Mais cela est radicalement coupé de l'analyse de chacun, sauf à s'y mettre avec sa sauce et essayer d'en faire passer quelque chose. En analyse, savoir et désir sont inséparables.

Permettez-moi alors cette conclusion : la psychanalyse ne peut s'enseigner que comme elle nous enseigne.